

Le Québec et l'Amérique Les romans de Jacques Godbout

Hilligje Van't Land

Numéro 34, décembre 1991

Mythes et Romans de l'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025684ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025684ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Van't Land, H. (1991). Le Québec et l'Amérique : les romans de Jacques Godbout. *Urgences*, (34), 46–60. <https://doi.org/10.7202/025684ar>

Le Québec et l'Amérique.

Les romans de Jacques Godbout

Hilligje Van't Land

La terre que nous habitons est terre du Nord et terre d'Amérique: nous lui appartenons biologiquement comme la flore et la faune. Le climat et le paysage nous ont façonnés aussi bien que toutes les contingences historiques, culturelles, religieuses et linguistiques.

Anne Hébert, 1960¹

L'américanité de la littérature québécoise et le rapport de la littérature québécoise au continent américain, voilà deux thèmes qui semblent fasciner la critique littéraire québécoise contemporaine. Il suffit, pour s'en assurer, de jeter un coup d'œil sur l'important travail bibliographique présenté par Benoît Melançon dans le numéro d'*Études françaises*² de l'automne 1990. Pourtant, le sujet semble encore loin d'avoir été épuisé; diverses raisons pourraient expliquer ce phénomène: ainsi, la diversité de la réalité américaine selon chacun des genres littéraires et la difficulté à placer cette réalité dans une perspective historique³.

Écrivain, cinéaste, journaliste, Godbout suit pas à pas l'évolution du Québec d'aujourd'hui. Ainsi, que ce soit dans ses films⁴, dans ses articles⁵ ou dans ses romans, il a toujours montré un intérêt particulier pour l'« américanité » de la littérature et de la culture québécoises. Dans le présent article, je me propose d'aborder cette problématique de l'amé-

1 Guildo Rousseau, *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, coll. « Études », Sherbrooke, Naaman, 1981, p. 11-12.

2 Benoît Melançon, « L'Amérique de la littérature québécoise », *Études françaises*, n° 26-2, automne 1990, p. 65-108.

3 *Ibid.*, p. 67.

4 Cf. Jacques Godbout, *Comme en Californie*, film réalisé en 1982.

5 Cf. Jacques Godbout, *Le réformiste*, Montréal, Quinze, 1975; *Le murmure marchand*, Montréal, Boréal, 1984; « Californie », *L'actualité*, avril 1984, p. 37-43; *L'écran du bonheur*, Montréal, Boréal, 1990; *L'écrivain de province. Journal 1981-1990*, Montréal, Boréal, 1991.

ricanité dans l'œuvre romanesque de Jacques Godbout. Je tente tout d'abord de définir le concept d'américanité. Ensuite, je m'attarde brièvement et dans une perspective littéraire, à l'historique relation que le Québec entretient avec le continent américain puis spécifiquement avec les États-Unis, afin de situer le contexte dans lequel l'œuvre godboutienne vient s'inscrire. À l'intérieur de l'œuvre, deux tendances significatives se dégagent : une tendance dionysienne, celle de la mobilité, du mouvement, puis une tendance apollinienne, celle de l'immobilité. Ces deux tendances définissent finalement l'identité personnelle et culturelle des personnages romanesques.

1. Le concept d'américanité

Dès le départ, l'idée d'américanité s'avère ambiguë de par la différence qui existe entre les concepts « Amérique » et « États-Unis ». Généralement considérés comme synonymes dans la pensée européenne, ces termes font cependant référence à des notions distinctes : l'une désigne l'Amérique comme continent (regroupant le Canada, les États-Unis et le Mexique), l'autre désigne spécifiquement l'ensemble constitué par les États-Unis. Si le Québec est par définition « américain » de par son appartenance au continent de l'Amérique du Nord, il n'est pourtant pas états-unien ainsi que le souligne Godbout :

Ils [les Québécois] n'ont pas besoin d'imiter bêtement ce qui se passe de l'autre côté de la frontière : ils sont américains comme d'autres ! Mais par un phénomène de compensation, de séduction, et par ignorance, les trois quarts des gens qui se comportent de cette manière sont purement ignorants de ce que c'est d'être états-uniens. Ils vont revenir de leur illusion et de leur ignorance. C'est une question d'étape dans la quête de leur identité.⁶

L'américanité que nous étudions concerne donc également — et surtout — le degré et le mode d'infiltration de la culture américaine au sens de « états-unienne » dans la culture et donc la littérature québécoises.

6 Jean Royer, « Tenir notre place en Amérique », in *Écrivains contemporains. Entretiens 4. 1981-1986*, Montréal, L'Hexagone, 1987, p. 219.

2. L'espace américain : le continent et les États-Unis

L'espace américain constitue sans conteste une source d'inspiration où l'imagination créatrice de l'écrivain canadien-français peut puiser beaucoup de vigueur. Non seulement le continent lui-même, mais le pays que constitue ce grand voisin du sud a toujours exercé son pouvoir de fascination sur la littérature québécoise. On en retrouve la trace à des niveaux très variés du discours romanesque.

L'Amérique de la littérature québécoise est surtout mythique avant d'être réelle. En effet, basée sur le mythe fondamental de la nouvelle genèse, la dimension mythique⁷ est très importante et semble trouver sa source à l'époque de la première colonisation. Lorsque les premiers colons français arrivent en terre d'Amérique, ils espèrent avant tout se refaire une nouvelle vie, un nouvel avenir plus prometteur que celui qu'ils laissent derrière eux en Europe. L'Amérique devient alors synonyme du pays de l'espace nouveau⁸ et infini, de la liberté, du recommencement. Celui où les imaginaires peuvent ouvertement se confronter. Avant tout terre de dépaysement, d'aventure, elle engendre les images du pittoresque et de l'exotisme, pour devenir cette « immense machine à bâtir, à inventer, à assimiler, à calculer, à fantasmer »⁹. Et, outre d'être la terre de la conquête financière (cf. les images mythiques de la Ruée vers l'or), elle symbolise donc par extension l'aventure intérieure de la conquête d'une identité nouvelle¹⁰. Le monde américain idéalisé devient

7 « Le mythe est une représentation simplifiée et idéalisée d'un fait inspirant et orientant l'action humaine. » Ce concept fait référence à une représentation collective; même si le mythe peut être créé par un seul cerveau, il est par définition partagé par une collectivité (Christian Morissonneau, « Nord québécois du XIX^e siècle. Mythe et symbole », *Forces*, n° 20, 1972, p. 10).

8 C'est sans doute pour cela que la culture amérindienne a pendant si longtemps été occultée. Cette culture « sauvage » ne faisait qu'entraver ce besoin de renouveau.

9 Réginald Martel, « Québec / U.S.A., l'un dans l'autre », *Écrits du Canada français*, n° 58, 1986, p. 145-189.

10 Cf. les réflexions de Naïm Kattan (« Le thème de l'espace dans la littérature canadienne-française », in R. Chadbourne et H. Dahlie, *The New Land. Studies in a Literary Theme*, Wilfrid Laurier University Press, 1978, p. 121-131) sur les rapports que les anglophones et les francophones entretiennent avec leur nouveau territoire d'attache.

l'unité de mesure de tout le continent¹¹ et attire des immigrants du monde entier cherchant à « se tailler un morceau d'utopie dans l'album » américain¹². Le désir de calquer, de s'accommoder d'une certaine américanisation satisfait par ailleurs un certain besoin d'évasion.

Si le grand voisin du sud fascine énormément, il menace également l'autonomie culturelle du Québec francophone, fragile en Amérique du Nord. Ainsi, en réaction contre l'exode massif vers les États-Unis, les années 30-40 voient se développer une grande campagne de « colonisation » des territoires du Nord québécois. La vie paysanne est survalorisée, le pouvoir de l'or et de l'argent est démasqué et toute émigration est associée à la trahison¹³. Les États-Unis sont alors souvent dépeints comme une terre de disgrâce, de châtiment, de corruption¹⁴. Dans les romans d'avant 1960, les héros romanesques qui désertent le Québec, s'ils trouvent la richesse, ne rencontrent pratiquement jamais le bonheur à l'étranger : ils ne trouvent que désillusion et échec, ce qui mène souvent à un retour final au pays natal. Ce discours traditionaliste véhiculé par le clergé et l'État est plus tard repris paradoxalement par les mouvements modernes¹⁵ qui, devant l'envahissement économique et culturel progressif du Québec et du Canada par les États-Unis au lendemain de la Seconde Guerre mondiale¹⁶, réclament ouvertement la « décolonisation » du Québec, non seulement par rapport à la France, mais surtout par rapport aux États-Unis, et adoptent par conséquent une attitude de rejet face au voisin du sud.

11 Maurice Poteet (dir.), *Textes de l'exode*, coll. « Francophonie », Montréal, 1987. Surtout vers le Massachussets. Cf. également les études de Guildo Rousseau sur la ruée vers l'or, ou encore les textes de Jacques Languirand sur le Klondyke.

12 Jacques Godbout, *Une histoire américaine*, Paris, Seuil, 1986, p. 183.

13 Cf. *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon ou encore *Trente arpents* de Ringuet.

14 Cf. Les romans de Ringuet, Félix-Antoine Savard ou Léo-Paul Desrosiers.

15 Cf. *Le devoir, L'action nationale, Cité libre ou Parti pris*.

16 Richard A. Jones, « Le spectre de l'américanisation », *Québec/États-Unis*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 145-171.

3. Les romans de Godbout: attitude dionysienne vs attitude apollinienne

Plusieurs problèmes se posent: comment rester franco-phonie dans cette immensité anglophone, comment rester francophone sans devenir « américain »? Quelle nouvelle attitude adopter? Faut-il choisir de se rapprocher de la France pour contrecarrer l'impact américain? Faut-il, au contraire, reconnaître l'américanité pour se défaire de la tutelle française?

C'est avec justesse que le personnage féminin et anglophone du *Couteau sur la table* (C¹⁷), Patricia, pose une question qui traverse toute l'œuvre romanesque de Godbout: « Vous êtes du Canada? Comment faites-vous pour ne pas être américains? » (C, 44)

Ne sachant pas choisir entre « New York, l'Amérique entière comme un tremplin, ou l'Europe » (A, 156), les personnages godboutiens, toujours doubles¹⁸, oscillent entre deux attitudes significatives: dionysienne, c'est-à-dire le mouvement et l'ouverture, *versus* apollinienne, c'est-à-dire l'immobilité et l'enfermement.

3.1 Attitude dionysienne: mobilité et ouverture

La première attitude, dionysienne¹⁹, est celle de la mobilité, du mouvement vers un ailleurs, aussi bien au plan géographique que social. Elle suppose un besoin de liberté, un goût de l'aventure, de la découverte de territoires autres. Signe d'« extraterritorialité »²⁰, cette attitude se définit comme un pacte interculturel générateur de situations inédites et traduit une nécessité de se définir dans un espace nouveau. Nommer l'espace et le territoire permet de l'approprier pour mieux se l'approprier. Chaque nouveau roman de Godbout met ainsi en scène un personnage voyageur errant.

17 Les abréviations employées entre parenthèses renvoient aux titres des romans de Godbout. Voir la bibliographie.

18 Jean Bouthilllette, *Le Canadien français et son double*, Montréal, L'Hexagone, 1979.

19 Jacques Languirand, « Le Québec et l'américanité », *Études littéraires*, vol. VIII, n° 1, avril 1975, *Littérature québécoise et américanité*, p. 145-159.

20 Terme emprunté à Simon Harel, « L'Amérique ossuaire », *Le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 159-207.

C'est dans *L'aquarium* (A) que débute l'errance du personnage godboutien qui, au lendemain du « règne » duplessiste, va tenter sa chance en Éthiopie. Désillusionné (« l'avenir est ridicule », A, 22), il rêve d'universalité et espère se rendre utile en cette terre africaine. Mais le rêve est pourri, atteint par les pluies qui délavent tout²¹. Le roman met ainsi en scène et en discours la décrépitude générale de l'ère coloniale. À la fin du roman, le personnage principal choisit, plutôt que d'aller en Europe, de rentrer en Amérique. Dans *Le couteau sur la table* (C), c'est en compagnie de Patricia, cette jeune fille anglophone grâce à qui il entre « en contact charnel avec les quatre-vingt-dix millions d'individus qui l'entourent » (C, 28) qu'on le retrouve en train de parcourir le territoire canadien de l'ouest à l'est; d'un côté, il cherchait vaguement « à retrouver ces mythes de l'Ouest à conquérir » (C, 19), de l'autre, il cherchait à retrouver le monde de son enfance (C, 74). Finalement, également déçu par Montréal, il tente de trouver refuge aux États-Unis, puis au Mexique, terre d'exil. Avec *Salut Galarneau!* (SG), l'errance semble prendre fin. François s'installe définitivement à Montréal. Mais lorsque à la fin du roman, il décide de ne plus être une simple attraction touristique, un « Native » pour les Américains en vacances, qui viennent visiter régulièrement la belle province, « la différence » (SG, 13), François rêve de partir avec son autobus, « rutilant, pimpant, resplendissant comme un char allégorique au Carnaval de Québec » (SG, 150) sur l'autoroute blanche, à la conquête de l'Amérique avec ses véritables « hot dogs du Québec » (SG, 151). Dans *Une histoire américaine* (H), Francœur boucle la boucle du cycle romanesque²², s'exilant à nouveau, à l'exemple du protagoniste de *L'aquarium*, en terre étrangère et lointaine: en Californie cette fois-ci, où il est supposé mener « une enquête sur l'idée du bonheur » (H, 28).

21 Cf. J. Lintvelt et H. Van't Land, « Espace et identité culturelle dans *L'aquarium* de Jacques Godbout », in *L'identité culturelle dans les littératures de langue française*, actes du colloque de Pécs, colligés et présentés par Arpad Vigh, Paris, Agence de coopération culturelle et technique, Pécs, Presses de l'Université de Pécs, 1989, p. 281-288.

22 « Les Montréalais sont des cyclothymiques avancés » (H, 17). Cf. Hilligje Van't Land, « L'espace américain et l'emprisonnement de l'écriture », in *Approches méthodologiques du roman canadien-français depuis 1960. Actes du colloque tenu en mars 1991 à l'Université de Groningen*, coll. « Vie des lettres québécoises », Québec, Les Presses de l'université Laval, 1992.

Ainsi, chez Godbout, on peut distinguer deux axes de pénétration du territoire américain. Tous deux orientés selon l'axe spatial nord-sud, ils sont de nature très différente. L'un, passant par les plages de la Nouvelle-Angleterre (cf. *T*, 31), puis par New York, est orienté vers la Floride; l'autre vers la Californie. L'axe Québec-Floride favorise plutôt les récits de «vacances», les personnages romanesques s'y rendant annuellement pendant leur période de vacances ou encore au moment de la retraite pour «se laisser chauffer au soleil de Miami» (*C*, 13). L'axe orienté vers la Californie demande par le trajet de biais, en diagonale, qu'il suppose un effort différent de la simple «descente vers le bas». Il met en place un champ connotatif plus complexe. Pour y accéder, il faut vraiment passer une frontière; celle-ci peut se lire comme la métaphorisation d'une épreuve, d'une crise, d'une autocritique²³. Un troisième axe de spatialisation orienté vers le nord, vers le Québec, vient s'ajouter aux deux précédents.

Chaque échappée extraterritoriale se solde ainsi par un retour final en terre québécoise. En effet, dans chaque récit, on peut lire cette même oscillation entre un ici insatisfaisant²⁴ et un ailleurs tout aussi impossible: «Ça doit être notre côté coureur des bois, ce besoin continu de partir, et notre côté vieille France celui de revenir [...]» (*SG*, 59-60), se dit Galarneau. Mais il y a plus que cela, car le thème de l'évasion, du voyage, qui traverse les œuvres québécoises naît presque toujours sous la forme d'une fuite ou d'un rêve

23 Cf. Laurent Mailhot, «Volkswagen Blues, de Jacques Poulin, et autres "histoires américaines" du Québec», in *Le roman québécois contemporain (1960-1986) devant la critique. Œuvres et critiques*, XIV, n° 1, 1989, p. 19-28.

24 L'américanité réside aussi d'une certaine façon dans la perspective qu'adoptent les personnages godboutiens pour parler de leur pays. En effet, les descriptions, les images qui en sont données, semblent toutes issues du discours mythologique français ou américain faisant du Canada le pays du froid et de la neige. Le Québec est chaque fois associé aux images stéréotypées du froid: «Le Québec est un pays froid où se cachent les hommes derrière leurs écharpes en tapant des pieds aux arrêts d'autobus. D'un pays qui a trop vieilli» (*A*, 48), un pays «au climat stupide» (*C*, 13); un pays de l'hiver (*C*, 56; *H*, 23) avec ses «tempêtes de décembre» (*H*, 18) comme s'il n'était que ce «pays glacé des tuques et du goupillon» (*H*, 19), «Je lui offrirai l'hiver, le temps gris, la gêne, l'instabilité, la forêt» (*H*, 183). Le retour au pays se réduit à «cultiver leurs arpens enneigés sans mot dire» (*T*, 88).

impossible²⁵, de sorte qu'il fait des personnages romanesques « d'étonnants nomades immobiles » (A, 28) s'efforçant inlassablement de relier deux rives éloignées²⁶, entre lesquelles ils font inlassablement la navette. Ces « histoires américaines » godboutiennes sont plus que des déplacements; elles se font découverte et (re)conquête. Les romans ne changent pas leur espace en un espace américain, ils brisent justement cet espace pour finalement revaloriser le leur²⁷. De l'Amérique française à l'Amérique états-unienne, il y a mouvement, identité ou altérité, « choc en retour »²⁸ qui débouche sur une réaffirmation identitaire et culturelle québécoise, continentalement américaine, mais définitivement francophone.

3.2 Attitude apollinienne: immobilité et enfermement

Tout déplacement est paradoxalement doublé d'une attitude apollinienne²⁹, plus introvertie et sédentaire, des personnages. Les déplacements, marquant la tendance première dionysienne d'extraterritorialité, engendrent chaque fois un repli du personnage sur lui-même, un enfermement dans un lieu clos, isolé³⁰. Il y a ainsi la Casa occidentale (A), sorte de prison où il est difficile d'obtenir des visas de sortie; il y a ensuite l'appartement de Westmount (C); François Galarneau choisit lui-même de se faire emmurer (SG); Thomas D'Amour et Mireille s'enferment dans leur cellule d'amour (D); L'Isle verte (I) est en elle-même symbolique; les frères Charles et François Papineau (T) se trouvent dans une chambre d'hôpital et, dans le dernier roman, Grégory Francœur (H) est finalement enfermé dans une prison californienne. Cette attitude peut d'une part se lire comme « un phénomène de repli défensif, une volonté de refonder un

25 Marcel Bélanger, « Les hantises d'une littérature », in *Livres et auteurs québécois 1977. Revue critique de l'année littéraire*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1978, p. 11-30.

26 Cf. Maximilien Laroche, *Le miracle et la métamorphose. Essai sur les littératures du Québec et d'Haïti*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 160-161.

27 Laurent Mailhot, *loc. cit.*, p. 21.

28 *Ibid.*, p. 25.

29 Cf. Jacques Languirand, *op. cit.*

30 Cf. Jean Royer, « Jacques Godbout. Donner un sens au pays », in *Pays intimes. Entretiens 1966-1976*, Ottawa, Leméac, 1976, p. 200.

espace restreint qui serait associé à une identité stabilisée»³¹; il donne d'autre part naissance à l'écriture créatrice³² et libératrice grâce à laquelle les personnages écrivains mettent sur la carte leur expérience personnelle et grâce à laquelle le «je» romanesque peut se découvrir et se métamorphoser³³.

4. Identité personnelle et culturelle

Tirillés entre leur passé européen et leur devenir américain, les personnages godboutiens émergent donc difficilement de la situation «schizophrénique» à laquelle ils sont confrontés. Ce sont cependant les personnages masculins qui semblent souffrir de cette identité éclatée. Alors que les femmes portent toujours un nom, la première génération masculine qui «arrive au terme des années cinquante comme à la fin d'un long périple nécessaire et exigeant, génération qui tend à se renouveler sans rien voir encore de son avenir»³⁴, est anonyme. Et la présence de la culture francophone en Amérique du Nord est vue soit comme une faute :

Je parle français en Amérique, c'est là la grande connerie, la *faute*, je serais fils putatif des folies bergères et du Paris by Night que la Salvation Army n'en serait pas plus émue... »
(C, 71)

soit encore comme une sorte de bâtardise :

Les plus grands bâtards que la terre ait portés! Tu sais j'ai entendu des Belges se plaindre de la même chose, eh bien ils peuvent aller se rhabiller les Belges, les purs Bâtards, c'est nous. » (C, 98-99)

31 Cf. Simon Harel, *op. cit.*, p. 160.

32 «Le voyage de l'écriture est conquête du pays selon les deux modalités majeures de l'espace-texte en Amérique, le frayage ou la dérive», Pierre-Yves Pétilion, «Le lieu américain: *nowhere*», *La grand-route. Espace et écriture en Amérique*, Paris, Seuil, 1979, p. 148.

33 *Ibid.*, p. 150. Le critique voit un jeu de mot intéressant dans le mot île; symbole de l'enfermement scriptural, il devient ce moyen de délimiter son propre territoire culturel, son propre «I-land»

34 André Renaud, «Jacques Godbout, romancier et cinéaste», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada*, n° 11, *Littérature québécoise et cinéma*, Ottawa, Presses universitaires d'Ottawa, 1986, p. 66.

La solution au dilemme de la «bi-culturalité» ne semble pas être aussi simple que le propose Patricia, «Be an American and feel at ease» (C, 112), car le héros masculin du *Couteau sur la table* qui décide de s'expatrier aux États-Unis afin de se laisser amalgamer par la culture américaine se rend bien compte que cette tentative ne peut être vouée qu'à l'échec:

Disparaître complètement, parfaitement, comme un noyé, dans des villes de plus en plus nombreuses: [...] m'annihiler dans le sable du continent me fondre au paysage comme un trait de crayon pastel m'estomper, devenir tenez! la lettre S qu'on trouve dans U.S.A., bien cachée entre les deux autres; Amérique je t'adore, je te couvre, je te chausse!» (C, 150)

Suivant «les routes d'Amérique comme de longs corridors entre des champs pourris et verts d'une monotonie radieuse» (C, 151), il se sent finalement mal à l'aise comme un «petit imposteur à la recherche de son travesti, de sa prochaine perruque» (C, 152). Thomas d'Amour se demande alors si la solution est à trouver dans le simple mélange:

mais, pense Thomas d'Amour, si je retire le bouchon de la baignoire où dort la Méditerranée, ohé, ohé, je laisse sur le sable des huîtres qui meurent dans un lavabo sec. Donc, j'ouvre le second robinet et c'est l'Atlantique qui coule à gros tourbillons; nous sommes à Boston où la sauce tartare enveloppe les fried clams, je remets le bouchon. Qu'est-ce qui flotte dans l'eau du récit? Un canuk?»³⁵ (D, 68-69)

L'image du double, représentative de ce «mélange», comme signe d'une identité au carrefour de plusieurs cultures, est inhérente à toute l'œuvre de Godbout. Les personnages féminins se présentent toujours en couples (Cf. SG) comme deux facettes d'une même médaille, l'une étrangère comme Anrée (A) ou Terounech (H), l'autre francophone et même canadienne-française comme Maryse (SG) ou Mireille (D). Le personnage de François Galarneau, par exemple, se rattache par son prénom à la France³⁶, par son nom de famille à toute

35 C'est-à-dire un Canadien français.

36 Cf. André Renaud, «Jacques Godbout, romancier et cinéaste», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada*, n° 11, *Littérature québécoise et cinéma*, Ottawa, Presses universitaires d'Ottawa, hiver-printemps 1986, p. 67:

la culture amérindienne, ce qui le relie à un riche héritage culturel continentalement américain³⁷, mais le place également du côté des colonisés. Sa mère représente à son tour toute la génération québécoise qui a émigré au Massachusetts et pratique une culture de l'esprit mi-européenne, mi-américaine (SG, 70), lisant des romans photos italiens et des bandes dessinées américaines. Le langage lui-même définit également linguistiquement l'identité biculturelle du Québec lorsque Galarnreau, par exemple, choisit pour nom de son snack-bar la solution bilingue *Au roi du hot-dog*, nom épilé significativement à l'en-tête des chapitres. La spécificité culturelle québécoise réside dans cette identité au carrefour (SG, 61) des deux cultures dominantes de l'Amérique du Nord : française et anglaise. Schizophrénie³⁸? Les Têtes à Papineau tentent de mettre fin à ce « perpétuel tête-à-tête » (T, 15), trop conscients d'être « l'incarnation même de l'ironie » (T, 30), ils en ont assez de « partager la même histoire » (T, 68) et s'en remettent au Dr Northridge qui se propose de les « amalgamer » (T, 72). Mais cette opération est loin d'être sécuritaire, car elle pourrait signifier la mort de l'écriture (T, 22). Éternel « discours dialectique » (T, 109) qu'il faudrait peut-être trancher par un « référendum » (T, 45). Utopie. L'histoire se termine par un suicide. Et lorsque quelques années plus tard, en 1986, le personnage godboutien réapparaît sur la scène littéraire, il a de nouveau déserté le Québec et joue « en piste dans le cirque américain » (H, 170). « L'avenir du Québec » se situerait-il donc vraiment « aux États-Unis » (H, 17)?

Les personnages godboutiens adoptent donc une attitude biaisée par rapport aux États-Unis. D'une part, pour marquer la différence culturelle qui sépare les cultures francophone et anglophone, les personnages choisissent de critiquer vive-

« L'appartenance à la France soulèvera tout un lot de questions qui se résument par les mots langue, culture et civilisation, modernité et fidélité; elle ouvre la perspective sur le passé et le présent. L'adhésion à l'Amérique provoque la contestation [...] de la société de consommation; elle touche également aux valeurs linguistiques et culturelles et elle donne au présent et à l'avenir une dimension dramatique. »

37 Sur l'investissement culturel du nom propre, cf. Y.M. Lotman et B.A. Ouspenski, « Mythe - Nom - Culture », *Travaux sur les systèmes de signes*, 1976, p. 18-39.

38 Cf. Jean-Marie Klinkenberg, « Dossier. Lecture », in *D'Amour, P.Q.* de Jacques Godbout, Paris, Seuil, 1991, p. 159-195.

ment tout ce qui est anglophone ou tout simplement américain, dénonçant l'envers du décor paradisiaque et mythique (*H*, 18) de la « terre promise » (*H*, 130)³⁹. Ils dépeignent alors le lieu américain comme un « nowhere » (*SG*, 35) et entament une longue litanie de « tout ce qui manque »⁴⁰. Tout dans cette culture si « monstrueusement » anglaise (*C*, 23) n'est que factice (*H*, 24, 141), vide⁴¹ (*C*, 21), solitude (*H*, 39), utopie (*H*, 15), violence (*H*, 56):

Patricia est un peu ce clinquant, cet univers de parvenus, ce chrome qui parle anglais. Ce factice. C'est toute une race d'Américains — et de Canadiens anglais — qui accorde autant d'importance à un musée de l'automobile qu'au Parthénon. Plus peut-être. [...] Complètement cinglés. (*C*, 28)

Au niveau du vécu, il semble impossible de faire « coïncider les réels » (*C*, 26):

L'histoire fait terriblement défaut en Californie. Drôle de pays, taillé à coups de hache, de revolver, de fouet, qui s'est fabriqué, grâce au cinéma, une mythologie grecque du Far-West, opposant le mauvais sauvage amérindien au bon Blanc européen, dans des scénarios écrits par des Juifs, joués par des Italiens, projetés sur les écrans du monde entier. [...] De toute manière le Canada, vu de Californie, est un pays d'un seul tenant, c'est le Grand Nord. [...] À l'autre bout de l'Amérique nous devrions, il me semble, garder en tête ces deux images: si l'Europe représente le passé et la Californie l'avenir, le Québec peut être notre présent, dans tous les sens du terme.⁴²

De même, il est tout aussi difficile de « faire coïncider [l']imaginaire et la plate réalité » (*H*, 167).

D'un autre côté, l'infiltration économique et culturelle des États-Unis sur le sol québécois est acceptée⁴³. En effet, les

39 Cf. Hilligje Van't Land, « L'espace américain et l'emprisonnement de l'écriture », à paraître, 1991.

40 Pierre-Yves Pétilion, *op. cit.*

41 « Il n'y a ici aucune épaisseur humaine ni surtout aucune culture. De l'agro-business, oui, du show-business, oui, des larmes et des laboratoires, mais aucun sens de la continuité, de l'aventure civilisatrice! On ne recherche en Californie que le plaisir solitaire de la réussite, en affaires comme en relations humaines! » (*H*, 61)

42 Jacques Godbout, *loc. cit.*, 1984, p. 42-43.

43 Cf. André Renaud, *loc. cit.*, p. 89: « Parfois toile de fond, parfois filigrane, parfois sujet central, la société de consommation est un aboutissement et un

voitures américaines (A, 13; SG, 75), la culture du fast food (SG, 83; D, 59), les Coca-cola, Pepsi⁴⁴ et Orange Crush (C, 19) font partie intégrante de l'économie québécoise. La littérature américaine (offerte en condensé dans le «Reader's Digest», SG, 30), et le monde de «l'entertainment» avec la chanson (A, 13), le cinéma (A, 16) font également partie de la réalité québécoise⁴⁵.

Seul le domaine de la langue française reste sacré. Dans *L'isle au dragon* s'engage une véritable lutte contre la pollution linguistique qui menace le Québec :

Shell, Esso, Texaco, BP! Trois-Rivières sur votre carte routière? Three rivers... Le lac Saint-Pierre? Lake St. Peter... Le fleuve Saint-Laurent? St. Lawrence River... L'île des sœurs? Nun's Island... Green Island! *The Pennsylvania & Texas International has just bought Green Island in the St. Lawrence River where it will build one of its most usefull Controled Atomic Réservoir...* et le mot réservoir, en français dans le texte, sera le dernier vestige de la civilisation de Jacques Cartier. (I, 110)

D'Amour, P.Q., roman en v.o., non sous-titré, où se multiplient les signes de la québécité⁴⁶, aborde de front la problématique de l'autonomie de la littérature. C'est avec beaucoup d'humour et de verve que Mireille et Thomas se mettent à la tâche. Il y a dans ce roman comme un plaisir nouveau à composer avec le verbe et avec le mythe. Première étape : « On se donne un an, toipimoi, pour passer à travers la littérature d'ici, systématiquement, on lit au lit. » (A, 44) Ils envisagent dans un deuxième temps de trouver une forme originale et québécoise pour la littérature. La version à l'europpéenne, où on lit clairement l'inscription de l'histoire antique (avec Imroul Kaïs, ses palais, ses chameaux, D, 38), est désapprouvée par Mireille :

point de départ : elle atteste l'intelligence de l'homme et les découvertes de la technique; elle crée un nouvel espace vital et offre des perspectives éblouissantes. Elle fascine comme l'espoir, le mystère, le danger; si elle promet beaucoup, elle menace immensément. »

44 « Nous fûmes après tout en ce monde les premiers Pepsi! [...] Nous étions la nation Pepsi, obéissante [...] Le Pepsi, boisson nationale des Nègres blancs d'Amérique... un *ethnic drink* » (I, 16-17).

45 *Ibid.*, p. 80.

46 Cf. Klinkenberg, *op. cit.*

Écœure pas l'peuple, baquet! T'as attrapé un coup d'Europe à l'université? C'est un maudit torticolis ça. Mais va-tu te promener toute ta crisse de vie le corps dans un sens, la tête dans l'autre? [...] Va falloir te mettre le nez dans sloche pour que tu vois DOUKE tu viens (*D*, 95)

D'ailleurs, tout le style « nouveau roman » européen ne lui dit rien qui vaille (*cf.* *D*, 14-15). Et pour soigner Thomas, elle décide de lui donner un « lavement: quelques livres américains en poudre » (*D*, 42). Thomas D'Amour va donc tenter une version américaine de la même histoire. Cette version américaine, mettant en scène le justicier Justman, héros de la bande dessinée (*D*, 76), est arrangée à grandes renforts de stéréotypes américains, de gratte-ciels, de policiers, de dossiers secrets, de scandales, de voitures rapides. Et, pour faire de cette littérature une littérature vraiment « d'icitt », c'est-à-dire du Québec, l'Auteur ajoute un « objet familier, un costume, une chanson d'ici, un climat de Noël », comme s'il y avait une « recette » (*D*, 92) qui résoudrait la question du « comment écrire » (*D*, 97). Mais ce récit ne semble pas plus adéquat que le premier. Le « costume » (*D*, 92) de Justman est tourné en ridicule, la transformation américaine reste un déguisement. « Comment fait-on un livre » (*D*, 92) alors? Fatigués d'essayer de copier le langage de l'autre, Thomas et Mireille se rendent enfin à l'évidence: « Ça sert à rien de changer mon langage vu qu'il n'est pas malade » (*D*, 151). Ils en concluent que le problème de la littérature québécoise, d'abord politique, ne peut trouver de solution que « par l'affirmation du français en Amérique » (*D*, 153): « Il ne peut y avoir de littérature bilingue. » (*D*, 153)

Les romans de Godbout s'appliquent ainsi tous à démythifier et surtout aussi à démystifier l'Amérique et les États-Unis. Les voyages permettent d'explorer le territoire afin d'assurer un meilleur retour au Québec. Et l'écriture devient alors cette approximation littéraire d'un phénomène de réappropriation du monde et d'une culture⁴⁷.

47 Cf. L'exergue du *Couteau sur la table*.

Bibliographie des romans de Jacques Godbout

L'aquarium (A), Paris, Seuil, 1962.

Le couteau sur la table (C), Paris, Seuil, 1965.

Salut Galarneau ! (SG), Paris, Seuil, 1967.

D'Amour, P.Q. (D), Paris et Montréal, Seuil et HMH, 1991
[1972].

L'Isle au dragon (I), Paris, Seuil, 1976.

Les têtes à Papineau (T), Paris, Seuil, 1981.

Une histoire américaine (H), Paris, Seuil, 1986.